



Critiques Littérature

Les tourments intimes d'un acteur allemand contraint à l'exil par le nazisme. C'est « Post-scriptum », d'Alain Claude Sulzer, virtuose

Mimer la vie contre l'oubli

PIERRE DESHUSSES

Ce n'était pas lui que sa mère appelait. » Non, cette mère était inquiète pour un autre, pour le frère. A partir de cette brève phrase liminaire, ce petit déni de reconnaissance dans le cadre pourtant préservé de la famille, l'écrivain suisse Alain Claude Sulzer ouvre une chasse à l'amour et à l'oubli dans *Post-scriptum*, un très beau roman où les passions intimes sont emportées par les exigences collectives d'une barbarie naissante qui va mettre l'Europe à feu et à sang.

Tout commence en Autriche, dans l'âge d'or de ce XIX^e siècle finissant où les peuples forment une mosaïque bigarrée qui anime les rues de Vienne, où toutes les religions et toutes les confessions sont tolérées, comme le rappelle Zweig avec une certaine emphase dans *Le Monde d'hier* (1942 ; Albin Michel, 1948). Lionel vit dans l'ombre de son aîné, Tobias, adolescent hardi et plein d'imagination, le meilleur des camarades et le préféré des parents. La famille Kupfer a l'habitude de passer ses vacances au bord du lac de Neusiedl, non loin de la capitale. Dans ce premier chapitre, Lionel a 6 ans, son frère Tobias presque le double. Souvent Tobias joue au bord du lac tandis que Lionel, plus introverti, dessine. C'est l'appel de sa mère qui, un jour, tire ce dernier de son occupation – cet appel qui n'est pas pour lui. Et presque aussitôt après surgit la vision de ce frère tant aimé inerte comme

une poupée, dans les bras du père. Tobias s'est noyé. Tout bascule, le monde n'existe plus.

Les années passent. Poussé par l'instinct de vie, Lionel va se reconstruire de façon inattendue. Et le dernier chapitre, écrit sous forme de post-scriptum, nous révèle le secret : celui qui lui a permis de surmonter l'épreuve ayant anéanti la famille. Un jour, dans la bibliothèque, Lionel découvre un recueil de poèmes où figure la célèbre ballade de Goethe, *Le Roi des aulnes*. Celle-ci se termine par l'image d'un père portant dans ses bras son enfant mort. Brusquement resurgit l'image de son père avec Tobias. Animé d'une force mystérieuse, Lionel se met à jouer la scène : il joue les personnages, il joue le mort qu'il fait revivre par le pouvoir des mots – tout cela sous les yeux horrifiés de sa mère qui le surprend dans ce jeu macabre et se met à le frapper comme s'il avait commis un crime. Mais les coups de cette punition aveugle ne peuvent rien contre ce que Lionel vient de se découvrir : il sait qu'il peut faire parler les absents et agir les morts. Il sera celui qui joue et mime la vie. Il sera acteur.

Entre ces deux chapitres dressés comme les piliers d'un portail, Sulzer s'attache à la carrière de Lionel Kupfer, devenu le plus grand acteur allemand des années 1930. Pour se remettre des tour-

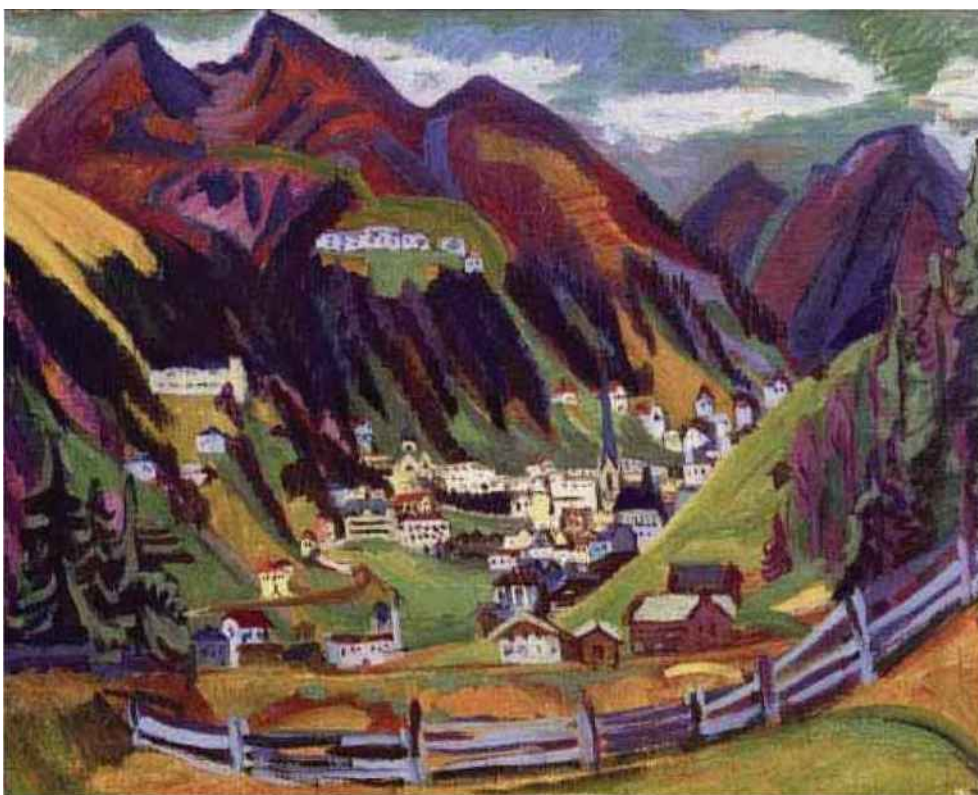


nages, Kupfer vient se ressourcer dans un palace suisse, le Waldhaus, à Sils Maria – un lieu qui n'est pas sans rappeler le sanatorium de *La Montagne magique*, de Thomas Mann (1924; Fayard, 1931). Cet endroit d'exception est aussi un refuge contre les excommunications d'une société qui – en dépit d'une certaine libération des mœurs qui commence à cette époque mais sera de courte durée – ne tolère pas l'homosexualité. C'est là qu'il fait la connaissance du jeune employé de la poste de Sils Maria, Walter, subjugué par la prestance de l'acteur tant admiré. Mais l'idylle est vite rompue par l'arrivée d'Eduard, l'amant de Lionel, qui vient lui annoncer qu'il ne va plus pouvoir rentrer en Allemagne, car Hitler vient de prendre le pouvoir et les juifs sont pourchassés. Stigmatisé aux yeux des nouveaux dirigeants par la double tare de la judéité et de l'homosexualité, Lionel Kupfer décide de s'exiler aux Etats-Unis où, même après la guerre, il ne retrouvera jamais la gloire d'antan.

Malgré l'importance du cadre historique, Sulzer ne s'appesantit pas sur les époques, les faits politiques, les drames de civilisation. Dans un pari audacieux mais réussi, il mêle avec virtuosité les personnages fictifs aux êtres réels, qui se côtoient avec naturel et donnent au récit son épaisseur : Eduard, Walter, Visconti qui donne un rôle à ce dernier puis le supprime, Marlene Dietrich, Greta Garbo croisée dans un cinéma de New York... C'est depuis cette ville, en répondant à Walter qui a retrouvé sa trace aux Etats-Unis, que Lionel, rattrapant le ton jugé trop « désordonné et personnel » de sa lettre, se lance dans un post-scriptum révélant le mystère de sa vie. Et le P.S. devient bientôt plus long que la lettre elle-même, jusqu'à donner son titre au roman. Comme si l'essentiel ne pouvait se dire qu'après ce qui est « donné comme essentiel ». Dans le recouvrement d'un oubli. Et l'acceptation de la mort. ■

Visconti, Marlene
Dietrich, Greta Garbo
croisée dans un
cinéma de New York...

POST-SCRIPTUM
(Postskriptum),
d'Alain Claude
Sulzer,
traduit de
l'allemand (Suisse)
par Johannes
Honigmann,
Jacqueline
Chambon,
280 p., 22 €.



« Vue de Davos », d'Ernst Ludwig Kirchner, 1924. AKG-IMAGES